Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 34 (1977)

Heft: 4

Artikel: Une vue empirique de la médecine : Polybe, Histoires 12, 25d

Autor: Mudry, Philippe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-27094

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une vue empirique de la médecine

Polybe, Histoires 12, 25 d

Par Philippe Mudry, Lausanne

Traitant de l'influence de l'école médicale empirique sur d'autres domaines de la culture hellénistique, K. Deichgräber[1] constate dans l'œuvre historique de Polybe une parenté avec la doctrine empirique qui ne saurait être due au hasard. Il cite à ce propos deux passages des Histoires[2] dans lesquels apparaissent clairement les deux premiers degrés de la démarche empirique, l'expérience personnelle (πεῖρα) et l'expérience des autres (ἱστορία). Dans le deuxième passage se reconnaîtrait en outre une certaine relation avec le troisième degré de l'empirisme, l'analogie (μετάβασις ἀπὸ τοῦ ὁμοίου).

Le premier passage que cite Deichgräber constitue le second volet, consacré à l'histoire, d'une comparaison dont le premier membre traite de la médecine[3]. Or ce tableau de la médecine que brosse Polybe présente lui aussi des caractères clairement empiriques, tels que nous les retrouvons dans les exposés de la doctrine empirique chez Celse et chez Galien[4].

La médecine, dit Polybe, comprend comme l'histoire trois parties. La première est constituée par la médecine théorique (τὸ λογικόν), la deuxième par la diététique, la troisième à la fois par la pharmaceutique et la chirurgie. Cette division ne peut manquer de surprendre, non pas par le fait qu'elle est une tripartition, la division de la médecine en trois parties, diététique, pharmaceutique et chirurgie, étant ancienne et connue[5], mais par ce que Polybe met sous chacune de ces divisions. La première, en effet, concerne une école médicale, celle des médecins que l'on appelait logiques ou dogmatiques[6], tandis que les deux autres concernent les divisions de la médecine que nous venons de mentionner, mais avec cette particularité que la pharmaceutique et la chirurgie sont groupées dans la même division.

* Abréviations employées dans le présent article: *Empirikerschule* = K. Deichgräber, *Die griechische Empirikerschule* (Berlin 1930). *Préf.* = Celse, *De medicina, préface*, CML 1, éd. F. Marx (1915).

1 *Empirikerschule*, p. 323sqq.

2 12, 25 e 1; 9, 14.

3 12, 25 d 2–7.

4 Nous prendrons en considération les exposés de la doctrine empirique dans la préface du *De medicina* de Celse et dans l'ouvrage isagogique de Galien *De sectis ad eos qui introducuntur* (éd. G. Helmreich, dans: Galeni *Scripta minora*, vol. 3, Leipzig 1893).

5 Cels. 7, préf. 1: *tertiam esse medicinae partem quae manu curet, et uulgo notum et a me propositum est.* Voir K. Deichgräber, *Professio medici* (Wiesbaden 1950) 862.

6 Gal. *Sect. Intr.*, p. 2.

On serait tenté au premier abord d'y voir une négligence de l'historien, ou une ignorance. Les écoles médicales sont une chose, les parties de la médecine une autre. Les deux plans ne peuvent être confondus. Mais ce serait accuser trop vite. Plusieurs raisons, en effet, nous permettent de penser que la troisième division, le groupe pharmaceutique-chirurgie, représente en réalité la secte empirique.

Les divisions de la médecine ne commencent à occuper les esprits qu'à partir des sectes médicales hellénistiques qui élaborent chacune son propre schéma[7]. Mais à l'intérieur des écoles, qui n'ont pas le cadre rigide que pourrait évoquer le terme d'école et représentent plutôt des familles d'esprit ayant en commun une certaine conception de la médecine et un certain vocabulaire, existent des variantes de ces schémas. C'est ainsi que tout un courant de l'école empirique exclut la diététique de la thérapeutique pour n'y accepter que la pharmaceutique et la chirurgie[8]. On sait que la pharmaceutique et la chirurgie ont été les domaines de prédilection des médecins empiriques[9] et on comprend les raisons qui ont pu pousser certains d'entre eux à refuser la diététique qui, traitant essentiellement les maladies internes[10], offrait, à leurs yeux, un terrain trop favorable aux spéculations des dogmatiques.

D'autre part, Celse et Galien nous apprennent tous deux que les Empiriques ont tiré leur nom de leur doctrine. Mais Celse précise que ce n'est pas le fondateur de l'école (Sérapion selon lui, Philinos selon Galien) qui a pris ce nom, mais les médecins qui l'on suivi[11]. Les premiers à être cités sont Apollonios et Glaucias, qui sont contemporains et appartiennent à la première moitié du 2e siècle av. J.-C. Puis vient, un siècle plus tard environ, Héraclide de Tarente, qui donnera à l'école empirique ses années de plus grand rayonnement[12].

Il peut donc très bien se faire qu'au 2e siècle, à l'époque où écrivait Polybe, le nombre des médecins qui suivaient la voie de Philinos et de Sérapion ait été encore restreint[13] et qu'ils ne se soient pas encore couramment appelés empiriques. Polybe pouvait donc l'ignorer[14]. Mais cela nous paraît peu vraisemblable, étant donné que, comme nous le verrons plus loin, Polybe semble informé, même si c'est partiellement, des arguments antidogmatiques développés

7 L. Englert, *Untersuchungen zu Galens Schrift Thrasybulos,* Studien zur Geschichte der Medizin 18 (Leipzig 1929): voir p. 21–31 le chap.: *Begriff und Einteilung der Iatrik in den Ärzteschulen der hellenistischen Zeit.*

8 *Empirikerschule,* p. 291.

9 Deichgräber s'appuie sur cet argument pour dire que cette troisième partie représente probablement les Empiriques (*Empirikerschule,* p. 269 n. 1).

10 H. Lingby, *Textkritiska studier till Celsus' medicina* (Göteborg 1931) 1sqq.

11 *Préf.* 10.

12 *Empirikerschule,* p. 258.

13 Polybe (12, 25 d 7) dit précisément que ce troisième groupe est peu nombreux.

14 Il n'existe pas d'emploi chez Polybe du terme ἐμπειρικός se référant à la secte médicale. Cf. A. Mauersberger, *Polybius-Lexikon* Bd. 1, Lief. 2 (Berlin 1961) s.v.

par l'école empirique. Il reste que, jugeant l'appellation d'empiriques trop peu répandue pour être généralement comprise d'un public probablement peu au fait des querelles de la médecine alexandrine, Polybe a pu choisir pour désigner l'école empirique, qui se voulait avant tout une médecine de praticiens (ce qui compte n'est pas ce qui produit la maladie, mais ce qui la supprime[15]), les deux branches de la thérapeutique dans lesquelles s'exerça principalement cette école médicale, la pharmaceutique et la chirurgie. Cela avait l'avantage, en outre, de marquer nettement la vocation pratique de l'école qu'il ne désignait pas d'un terme à résonance philosophique, mais qu'il ancrait dans la réalité médicale quotidienne.

Reste le problème de la diététique qui disparaît à peine nommée. Les commentateurs de Polybe ne savent guère s'expliquer cette disparition. On a suggéré que la diététique était traitée dans la fin irrémédiablement corrompue du paragraphe 3; mais à cela on a fait remarquer, à juste titre, que l'adverbe ὁλοσχερῶς suggère une remarque générale et, de plus, qu'un développement sur la diététique, venant avant la discussion, ne serait pas à sa place ici[16]. Or l'explication pourrait bien être que Polybe n'a pas repris la diététique dans la discussion parce qu'il n'avait pas à la reprendre. Expliquons-nous. Le débat est entre la médecine théorique et la médecine pratique, entre l'école logique et l'école empirique. La preuve en est que dans le second volet de la comparaison, consacré à l'histoire, les trois parties mentionnées par Polybe se ramènent à ces deux conceptions du métier d'historien, l'une théorique, l'information par les livres, l'autre pratique, la connaissance *de visu* des villes et des pays ainsi que l'activité politique[17]. Médecine et histoire comprennent chacune trois parties, ce qui permet à Polybe un premier rapprochement formel. Mais la vraie comparaison porte sur des attitudes d'esprit semblables à l'intérieur de ces deux sciences partagées entre une conception théorique et une conception pratique. Polybe le dit expressément en introduisant cette comparaison: «s'il est vrai que l'histoire et la médecine ont entre elles quelque analogie par le fait que chacune d'elles comprend trois divisions principales, il s'ensuit qu'il y a aussi des analogies dans les attitudes de ceux qui s'adonnent à ces deux sciences»[18]. Cette deuxième partie de la médecine que Polybe cite mais sans la reprendre dans la discussion nous paraît devoir être entendue comme la diététique pour les bien-portants, partie de la médecine qu'admettent tous les Empiriques[19], et, en tant que telle, elle n'entre pour rien dans le débat théorie-pratique, logique-empirique, qui ressortit au domaine de la thérapeutique.

L'exposé de Polybe sur la médecine consiste en une violente attaque de la médecine logique à laquelle est opposée la médecine empirique. Les deux mots

15 *Préf.* 38.

16 Sur ces diverses hypothèses, voir F. Walbank, *A historical commentary on Polybius* 2 (Oxford 1967) 391.

17 12, 25 e 1.

18 12, 25 d 2. Trad. Pédech, Les Belles Lettres (Paris 1961).

19 *Empirikerschule*, p. 291.

clefs en sont φαντασία, illusion et apparence, et ἀλήθεια, réalité et vérité. La science des médecins logiques, qui promènent leurs mirages par le monde, n'est qu'une apparence trompeuse qui révèle sa vanité si on la confronte à la réalité, c'est-à-dire si on lui confie un malade à soigner et à guérir. A cette médecine marchande d'illusions, Polybe oppose une médecine pratique qui, dans toutes ses entreprises, s'en tient à la réalité[20]. Ses représentants ont apporté dans les faits mêmes la démonstration de leurs capacités.

Or, cette soumission à la réalité est la revendication première de l'école empirique telle que nous la connaissons par les exposés de Celse et de Galien. La réalité, c'est le phénomène, la cause évidente au-delà de laquelle le médecin empirique se refuse à aller. Causes obscures et fonctions organiques échappent à toute vérification pratique. Spéculer à leur sujet ne peut conduire qu'à des disputes stériles sans plus aucun rapport avec la réalité du malade[21]. Le médecin empirique veut la certitude objective que donne l'expérience de la réalité, et il reproche au médecin logique de n'arriver au mieux qu'à une apparence de vérité sans jamais atteindre à une certitude[22]. C'est de l'expérience, c'est-à-dire de la connaissance vérifiée et sûre du réel, et non de la spéculation, que le médecin empirique tire l'art de guérir.

L'attaque contre la médecine logique est donc, sur ce point fondamental, d'inspiration manifestement empirique. Mais ce n'est pas tout. Un certain nombre d'autres reproches que Polybe adresse à la secte logique dans ce passage appartiennent eux aussi aux arguments de l'école empirique.

Polybe constate, en effet, que, malgré le démenti que leur inflige la réalité des faits, les médecins logiques parviennent à gagner la confiance des malades grâce à leur force dans le discours. Cette virtuosité verbale et dialectique leur permet, en outre, devant un auditoire, d'écraser et de ridiculiser les autres médecins, alors même que ces derniers ont donné par des faits la preuve de ce qu'ils sont. Pour reprendre les mots de Polybe: «la force de persuasion de leurs discours l'emporte sur la sanction des actes»[23]. Or, c'est le même type de reproche que l'on retrouve chez Celse dans la bouche des Empiriques quand ils accusent les médecins logiques de donner la victoire à l'imagination et à l'éloquence, alors que les maladies ne se soignent pas à coups d'éloquence, mais de remèdes. D'ailleurs, disent-ils sur le mode de l'ironie, les philosophes seraient les plus grands médecins si c'était l'art d'aligner des raisonnements qui faisait la médecine: mais dans la réalité, des mots ils en ont à ne plus savoir qu'en faire, alors que leur fait défaut l'art de guérir[24].

20 12, 25 d 7: τὸ τὴν ἀληθινὴν προσφερόμενον ἕξιν ... Nous pensons que cette expression ne signifie pas tellement «véritable méthode» (Pédech) ou «genuine skill» (Shuckburg suivi par Walbank), mais bien plutôt, par opposition aux médecins logiques qui se meuvent dans l'illusion et le faux-semblant, la stricte soumission à la réalité de ce troisième groupe de médecins. 21 *Préf.* 27sqq.

22 Gal. *Sect. Intr.*, p. 9–10. 23 12, 25 d 6. 24 *Préf.* 39 et 29.

Autre caractéristique empirique: Polybe reproche aux médecins logiques de ressembler aux pilotes qui tirent d'un livre l'art de diriger un navire[25]. Or chez Celse comme chez Galien, les Empiriques recourent à la comparaison de la médecine avec les autres métiers pour manifester leur volonté de voir dans l'art de guérir une technique comme une autre, qui s'acquiert par l'exercice pratique et non pas de façon théorique. Chez Celse, les Empiriques, en effet, affirment que, comme toutes les autres techniques, la médecine s'apprend par l'expérience pratique, car on ne devient pas plus paysan que pilote par la spéculation, mais par la pratique[26]. Chez Galien, les Empiriques se réfèrent, pour fonder leur conception de la médecine, à toutes les techniques en général, sans en nommer une en particulier, pour dire qu'elles n'ont nul besoin de spéculation[27]. C'est donc de ce même type d'argument que se sert Polybe pour condamner les médecins logiques en les comparant aux pilotes qui n'ont de leur art qu'une connaissance théorique puisée dans les livres.

Condamnation de la spéculation, génératrice de beaux discours mais étrangère à l'art de guérir, mise sur le même pied de la médecine et des autres techniques dans leur exigence fondamentale de la pratique, ce sont là des caractéristiques empiriques que l'on retrouve dans les exposés de Celse et de Galien. Ajouté aux arguments que nous avons vus plus haut, cela ne laisse guère de doute sur l'identité de ces médecins auxquels va la sympathie de Polybe.

Mais il y a pourtant une différence importante. Polybe prétend que les malades qui, éblouis par les belles paroles des médecins logiques, se sont confiés à eux, ont bien souvent mis leur vie en danger alors même que leur affection était bénigne[28]. C'est affirmer non seulement l'inutilité de la médecine logique, mais encore son caractère habituellement nocif: nous sommes en présence de médecins qui, bien loin de guérir leurs patients, aggravent d'ordinaire leur cas. Et si des malades légers en arrivent par leurs soins aux portes de la mort, on imagine aisément le sort des malades plus gravement atteints!

Or, quelle est sur ce point l'attitude des médecins empiriques chez Celse et chez Galien? Ils sont d'accord pour affirmer la complète inutilité thérapeutique des spéculations des médecins logiques. Les Empiriques de Galien ne parlent pas d'un caractère nocif de cette médecine logique, tandis que chez Celse ils affirment que ses prescriptions thérapeutiques peuvent même devenir contre-indiquées lorsqu'elles ne coïncident plus avec les leçons de l'expérience[29]. Mais même avec cette dernière restriction, il n'en demeure pas moins qu'à leurs yeux, et contrairement au jugement de Polybe, la médecine logique est capable de guérir ses malades.

La différence dans le jugement est donc de taille. On s'aperçoit que si les accusations de Polybe envers la médecine logique sont d'inspiration empirique,

25 12, 25 d 6. 26 *Préf.* 32. 27 *Sect. Intr.*, p. 10–11.
28 12, 25 d 5. 29 *Préf.* 36.

leur portée dépasse de loin celles que l'on trouve dans les exposés de Celse et de Galien.

Cela ne nous semble pouvoir s'expliquer que d'une façon: Polybe ne s'en prend pas aux mêmes hommes que visent les médecins empiriques de Celse et de Galien. En assimilant la secte logique tout entière à la seule école d'Hérophile[30] dont on sait par Galien – dont l'avis sur ce point rejoint celui de Polybe – qu'elle avait vite fait dégénérer la doctrine du maître en verbiage et en sophistique[31], il fait, au fond, à l'égard de cette secte logique, la même généralisation hâtive et injuste qu'un Caton et un Pline à l'égard de la médecine grecque tout entière. Il en résulte que les arguments qu'il emprunte aux Empiriques tombent en grande partie à faux, car ils ne s'adressent pas à la même catégorie d'hommes. Les Empiriques de Celse et de Galien sont des médecins qui, s'attaquant à la secte logique, s'attaquent à d'autres médecins qu'ils considèrent comme tels, alors que Polybe utilise leurs armes, mais en les dirigeant contre des gens qui sont plus des charlatans que des médecins.

Il est intéressant de constater que dans le second membre de la comparaison qui traite de l'histoire, domaine dans lequel Polybe n'est plus, comme en médecine, un profane, un de ceux qu'il appelle οἱ ἐκτός[32], il fait du premier groupe d'auteurs l'équivalent dans le domaine de l'histoire de ce qu'est l'école logique dans le domaine de la médecine. Or, ces deux groupes ne peuvent être mis sur le même pied. En effet, alors que les médecins logiques n'ont que beaux discours mais échouent complètement dans la pratique de la médecine, Polybe reconnaît à ceux qu'il leur compare dans le domaine de l'histoire au moins une qualité nécessaire, la connaissance des ouvrages du passé, utile pour juger le présent et prévoir l'avenir[33]. C'est là, comme l'a reconnu Deichgräber[34], un des trois degrés de la démarche empirique. Certes, cet élément à lui seul ne suffit pas, comme le fait bien remarquer Polybe, à qui veut écrire l'histoire. Mais il n'en est pas moins indispensable. En réalité, la classe d'hommes qui, dans le domaine de l'histoire, correspondrait le mieux à ce qu'est l'école logique dans le domaine de la médecine – l'école logique, bien sûr, telle que la voit Polybe – est précisément celle dont il dit ne pas vouloir parler car, comme les marchands de remèdes, les pharmacopoles, ces gens n'apportent à leur tâche que négligence, effronterie, malhonnêteté, prétention et avidité[35].

On le voit, la description que fait Polybe des médecins logiques conviendrait mieux à ces pharmacopoles dont la réputation de charlatans et de hâbleurs

30 Ce texte de Polybe est le seul témoignage que nous possédions sur une école de Callimaque. Quant à Callimaque lui-même, quoique nous sachions fort peu de choses sur lui, il est établi qu'il appartenait à l'école d'Hérophile, cf. H. Gärtner, CMG suppl. 4 (Berlin 1962) 65. On peut donc admettre que s'il y eut vraiment une école de Callimaque, elle devait être d'inspiration hérophilienne.

31 RE VIII 1 (1912) 1110 [Gossen]. 32 12, 25 e 4. 33 12, 25 e 5–6.

34 *Empirikerschule*, p. 324. 35 12, 25 e 2–3.

est ancienne et solide qu'à l'école dogmatique en tant que telle, dans laquelle des noms comme ceux d'Hérophile et d'Erasistrate suffisent à infirmer de façon éclatante le jugement de Polybe.

Redisons-le en guise de conclusion: Polybe, faisant sienne la querelle anti-dogmatique de la secte empirique et s'inspirant de ses arguments, se trompe en fait de cible. Ses attaques s'adressent à ce qui n'est qu'une caricature de la secte logique. Les avis médicaux autorisés, ceux de Celse[36] et de Galien, nous donnent en effet de la secte logique dans son ensemble une vue plus profonde et plus juste.

36 Que Celse ait été ou non médecin ne change rien à la force de son autorité. La profondeur de ses vues et la justesse de sa réflexion ne laissent en effet aucun doute sur sa compétence médicale, ou sur celle de sa source.